

tout le monde quelque chose

Corinne Lovera Vitali

à Biquette

– Louise Bourgeois.

et ainsi m'en débarrasser

– Notre conversation prend une tournure très personnelle.

– Cela ne me gêne pas. Que cela relève de la sphère du privé ou de celle du public n'a pas d'importance pour moi. J'aimerais rendre ce qui m'est privé davantage public, et ainsi m'en débarrasser.

– Ne craignez-vous pas de vous découvrir en faisant cela ?

– Si. Par exemple, lorsqu'on a commencé à discuter aujourd'hui, j'ai pensé que je ne pourrais pas continuer parce que tous mes vêtements allaient tomber. Je me suis dit à moi-même Louise, tes vêtements ne tomberont pas, et j'ai contrôlé la situation.

– Paula.

mes dits je ne suis pas chanteuse

– Il n'est pas question que je vous raconte ma vie. Quand bien même ce serait possible. Vous me semblez bien naïf sur la question, homme. Assez jeune, plus ou moins trente-cinq, trente-sept maxi, pas très fort, pas plus de muscles que ce qui vous a été transmis avec votre patrimoine génétique, et peu de poils et la peau est quasi jaune, et davantage d'épaisseur de verre aux lunettes que de lumière dans les prunelles, mauvaise constitution. Je l'ai déjà dit mais je vous le répète je ne donne plus de titre aux hommes, directeur professeur docteur c'est du pareil au même. En revanche le dessin de vos dents, la façon dont elles essaient de s'harmoniser à votre bouche et au contraire y sont parfois mal à l'aise et tout se passe comme si la bouche elle-même tentait de modifier son apparence, cela oui m'intéresse beaucoup, comme les genoux qui se croisent avant de parler, les épaules crispées ou affaissées, mais surtout la bouche oui.

Vous-même, comment vous y prendriez-vous? Savez-vous seulement ce que raconter veut dire? Je ne sais rien d'autre de vous que ce que je vois et c'est déjà beaucoup. C'est déjà beaucoup trop et notamment vous continuez de porter cette blouse blanche de malheur, pourtant rien ne vous y oblige, et je ne crois pas qu'une blouse blanche

ni aucun type d'uniforme ne puisse autoriser la décontraction nécessaire à un raconter quelconque. Autant parler au policier de service et à son chien. Celui qui m'a arrêtée d'ailleurs avait des yeux très doux. Pas le chien le policier. C'était certainement un enrôlé. À l'instant je préférerais être au cachot à profiter de temps à autre de ses yeux mordorés quand il ne saurait éviter de me regarder comme une pestiférée, ou bien plutôt avec commisération, car il sait certainement que je ne suis pas la pire des criminels d'Ici-Maintenant, sans hésitation je choiserais de ne pas quitter la geôle malgré le chien plutôt que d'être coincée deux fois par jour dans votre fauteuil ergonomique rescapé de la 2^eGM, ce qui je peux vous le dire ne met pas en confiance non plus, Herr Machin.

Puis vous me parlez d'Éléments significatifs. Excusez, mais là il ne s'agit plus de naïveté. Je ne sais quels Éléments ni quelles Significations vous attendez. Je sais que vous attendez. Vous m'attendez au tournant. Ce n'est qu'une façon de parler Au tournant, c'est une image, c'est-à-dire que vous devez imaginer puis rapporter au propos, en l'occurrence il y aurait des virages en épingles sur une route de montagne et je roulerais tranquillement bien que prudemment, quand au débouché d'un virage lorsque ma vigilance serait relâchée vous seriez là à m'attendre, je serais extrêmement surprise car je me croyais en sécurité et je n'ai pas eu le temps de préparer ma défense et je risque de lâcher une information de la plus haute importance contre mon gré, je risque de faire une bêtise et c'est là que vous ne me rateriez pas. Vous attendez que par ma bouche édentée sorte du tout cru. Ou est-ce du tout cuit? Ce que j'ai oublié cela est définitivement impossible à expliquer, c'est disparu à jamais. Je crois que Tout cuit marche mieux car vous n'auriez alors aucun travail d'élaboration à faire

cela serait extrêmement facile pour vous. D'un autre côté Tout cru, entendez-vous comme cela est beau?

Vous attendez que par ma bouche édentée sorte du tout cuit pour vos micro oreilles formatées qui n'auront plus qu'à valider le rapport, bien qu'il soit certainement d'ores et déjà prérempli. Si vous refusez de m'en dire plus, vous n'aurez qu'à trier vous-même dans le bazar de ces enregistrements. C'est ce que vous ferez de toute façon. Vous finirez par y trouver tout ce dont vous avez besoin. Au moins l'intégralité des séances sera-t-elle peut-être conservée. En ce qui me concerne ça pourrait aussi bien se trouver dans le cul d'un cerf mais bon je vous rappelle que je n'ai pas décidé de venir ici, j'y ai été forcée par la Loi, et on ne rigole pas avec la Loi d'Ici-Maintenant, gamin.

.

– Pendant une bonne partie de sa vie d'alors, quand on était optimiste on était très attaché à Ses choses. Pas seulement quand on était jeune, mais une bonne partie de sa vie d'alors. Quand on était jeune on l'était peut-être moins d'ailleurs, attaché. On cherchait encore les attaches et on méprisait les choses, ce n'étaient que des choses, on aspirait à beaucoup plus, à beaucoup mieux que ça. Il faut immédiatement faire un autre détour pour clarifier un point essentiel et qui vaut pour l'ensemble des séances, je vous saurai gré de ne pas l'oublier, au besoin je vous le rappellerai. C'est que parler de la jeunesse une fois qu'on est âgé n'a aucun sens. Il faudrait ne parler qu'au présent. Que de son présent. Ainsi de nous deux enfermés ici, dans ce petit bureau, de ça oui je pourrais parler et cela aurait du sens. La façon dont j'ai appris à aimer ce parler. Car je collabore, ne le notez-vous pas? Pourquoi croyez-vous

que je viens ici matin et soir ? Vous parler dans ce bureau sans charme de choses sans charme. Avec avidité. Il n'y a pas que la Loi qui décide, il y a surtout le Moi, bien qu'on s'en défende. Comprenez-vous une seule phrase de ce que je vous dis ? Avez-vous correctement branché votre micro ? Et le transcripteur ? Mon pauvre. Peut-être le temps de parler de nous deux ici viendra-t-il. Pour le moment je suis encore au frais sur le sentier de mon détour à propos des vieux qui parlent du passé comme s'ils le possédaient alors qu'ils ont tout perdu évidemment. À parler du passé on brode forcément. Ornaments sans queue ni tête sur un tissu de lin vierge, vulgaire passe-temps féminin. Sauf que parler de sa jeunesse quand on est vieux ce n'est pas pour passer le temps, ce n'est même pas pour s'exprimer, c'est simplement que d'en avoir tout oublié on se retrouve coincé entre deux vides et c'est insupportable, et on remplit celui de derrière, celui où on a été, on le remplit de mots à défaut de remplir celui de devant où très certainement on n'ira pas. C'est là le pire de l'âge, voilà je vous l'ai dit j'arrête les détours. Vous avez compris tout seul bravo qu'il s'agit encore d'une image. Nous avons besoin des images, apparemment nous avons besoin de voir pour parler, et de se voir pour se parler, comme c'est surprenant. Mais je deviens sentimentale. Aussi je vous laisse voir que ce détour qui exalte le présent n'a pourtant aucune accointance avec Ici-Maintenant, bien qu'il signifie la même chose il dit tout autre chose, car que serait un présent qui n'aurait ni passé ni avenir, hein ? J'ai l'impression que vous m'avez écouté mon petit poulet, vous vous êtes replumé bravo encore. Mon pauvre petit. Mon pauvre petit docteur malade.

Donc ensuite, une fois passée la jeunesse qu'alors on vivait pleinement en regardant les vieux avec des yeux

de merlan frit, poisson crevé les yeux ouverts, quand on avait gardé son optimisme bien qu'on n'ait rien trouvé de mieux que ça, quand on voulait coûte que coûte vivre sa petite vie comme tout le monde on disait ça, on disait Mes choses, on disait Ce sont mes choses, ça rassurait je crois. Ça rassurait peut-être proportionnellement à la déception de n'avoir rien trouvé de mieux que ça. Si vous n'arrivez pas à suivre ce n'est pas de ma faute, vous n'avez qu'à vous en prendre à votre pensée rétrécie.

On était anxieux de savoir si Ses choses étaient bien stockées archivées rangées, et tenues propres, ou alors tout au contraire entassées, en foutoir et quasi en décomposition mais cela revient au même elles étaient quelque part et elles étaient tenues prêtes comme une jeune mariée. Prêtes à quoi exactement ? La jeune mariée à passer à la casserole. Écoutez j'en ai déjà assez de ces explications, vous avez brûlé les dictionnaires ? Débrouillez-vous. Et Ses choses on ne savait pas trop, mais cela ne comptait pas on était assuré qu'il était important d'être entouré de Ses choses. Il était important de savoir que quelque part se trouvaient des photographies, tout comme des chaussettes montantes ou des livres et des papiers, des tonnes de papier, des archives de tout, des lettres, mais aussi la trousse de maquillage de sa mère le fusil de son père, vraiment tout était équivalent malgré la hiérarchie qu'on aurait été tenté d'introduire dans ce bazar il n'y en avait pas, ce qui comptait c'était Ses choses. Et bien qu'on ait souffert le plus souvent de leur omniprésence, de la place qu'elles tenaient chez soi ou lors d'un déménagement, bien qu'on se soit employé le plus souvent à les ranger à l'ombre de placards où on aurait pu les oublier, sans elles qu'aurions-nous fait, et qu'aurions-nous été ? On se serait senti nu, on se serait cru sans passé, et anonyme.

Me sentir nue, me croire sans passé et anonyme, cela a toujours été mon sentiment. Je suis passée à l'acte avec Mes choses lorsque j'étais très jeune. J'ai commencé de toutes les supprimer lorsque je suis revenue dans ce pays, à la mort de mes parents. Ça a été parfois difficile, certains jours. Mais je crois qu'alors c'était surtout à cause de la façon qu'avaient Mes choses de résister à la destruction et à l'évacuation. Elles demandaient du temps, du tri, du recyclage et tout ce qu'on était déjà tenu de faire à l'époque puisqu'on n'avait plus le droit d'allumer un feu dans sa cour et de faire brûler tout ce qu'on voulait. On ne pouvait pas vraiment détruire Ses choses. On les voyait alors entassées dans des cartons ou déborder de poubelles, et surtout on voyait d'autres personnes les récupérer dans les bennes des déchetteries, ça fichait un coup, on marquait le coup, on accusait le coup, impact sur la tête, capito? Leur transport était en outre un sacré effort, et quand on rentrait à la maison Ses choses avaient certes disparu mais il fallait bien des jours pour s'habituer à leur absence.

Ce que je veux dire c'est que malheureusement la disparition de Ses choses en fin de compte les faisait exister beaucoup plus que leur permanence au fond des placards, qu'après tout on n'avait qu'à ne pas ouvrir. C'est sans doute pour cela que les maisons des anciens étaient bourrées à craquer de la cave au grenier. La maison de mes parents en tout cas, à qui j'en ai voulu de ne pas avoir fait ce travail avant de mourir. Puis maintenant je vois que mes parents avaient leur vie à vivre, jusqu'au bout, ils avaient autre chose à faire que de trier Leurs choses. Ils n'étaient pas inquiets de ça. C'est moi qui ai pris l'inquiétude des choses, les leurs, les miennes, celle de leur inévitable prolifération. Je ne peux pas dire que je m'en sois

sentie allégée. Une fois disparues de ma vue, Mes choses me pesaient autant qu'auparavant, et je devais en plus lutter contre la tentation de les remplacer par de nouvelles choses, qui auraient cessé de n'être que des choses pour devenir les Miennes. Malgré ma bravoure et mon allant je crains donc qu'il ne se soit agi que d'une opération blanche. Puis évidemment je n'ai pas pu empêcher des choses de redevenir les Miennes et j'ai dû reproduire l'opération tabula rasa maintes fois entre ce temps reculé que vous n'avez pas connu et Ici-Maintenant, aussi je crains de n'avoir rien appris. Non, ni même le latin.

• • • • •

–J'ai sucé beaucoup de pastilles, et tout le temps. Je veux dire même en temps de paix. Surtout en temps de paix d'ailleurs. Et j'ai fumé, beaucoup, tout comme mes parents. Finalement, j'avance en âge et je ne vois pas que ces addictions prétendument toxiques m'aient fait du mal. Elles m'ont fait du bien. Pourquoi l'aurais-je fait sinon? Je n'étais pas du genre à me faire du mal. Je ne sais pas pourquoi j'attaque ainsi aujourd'hui, se faire du bien se faire du mal, car cela m'importe peu. Il faut croire qu'il est très difficile de s'en passer. Essayez donc de jouer à Ni bien ni mal. C'est très difficile. Idem pour le tabac et les pastilles.

C'est que la nuit dernière j'ai rêvé de ma mère. Elle avait son beau visage ravagé. Il n'existe de beaux visages que ravagés. Tout à l'heure quand j'ai ouvert la porte de ce bureau une jeune infirmière ou non qu'est-ce que je raconte une garde-chiourme en sortait, elle était maquillée et vêtue à la perfection, son maquillage et ses ornements corrigeaient à la perfection son visage qu'elle avait

réussi à rendre laid à la perfection sous tant d'artifices, tandis que partager ouvertement ce qu'elle prend pour des imperfections nous aurait certainement laissé voir sa beauté. Mais il faut pour cela ou bien ne pas s'aimer, ou bien être terriblement aimée. Je crois que ma mère ne s'aimait pas, et qu'elle était terriblement aimée par mon père. J'avais neuf ans lorsqu'ils m'ont adoptée, je les ai peu connus. Ce sont mes chers parents. Bien sûr que j'ai de la suite dans les idées et je suis fatiguée, m'entendez-vous, j'en ai assez de m'entendre dire que je saute prétendument du coq à l'âne. Comment cela se passe-t-il pour vous ? N'avez-vous jamais eu envie de croquer une simple poignée de noisettes puis vous en êtes détourné par un événement même mineur et vous faites avec et vous pouvez sembler avoir oublié votre désir de noisettes mais il reviendra ne vous inquiétez donc pas, il reviendra c'est certain et s'il ne revient pas c'est que vous aurez mangé ailleurs quelque chose d'autrement plus consistant. Un temps il y eut parmi nous des personnes écoutantes qui ne portaient pas la blouse blanche, elles étaient passionnées par ceci, le saut du coq à l'âne leur parlait plus que tout ordre, plus que tout discours ordonné. Qu'avez-vous fait de ces personnes ?

Avec son beau visage ma mère me disait souvent qu'elle aurait dû mourir de ses excès de drogues. Elle en avait consommé beaucoup et longtemps. Puis elle a rencontré mon père et ils n'ont gardé que le tabac et le vin dont ils raffolaient tous deux et ma mère est morte longtemps après. Longtemps après avoir changé radicalement sa vie. Elle aimait un homme qui l'aimait terriblement, ils m'avaient adoptée, ils menaient des actions directes et secrètes, ils ont tous deux sauvé bien des lopins de terre infimes, bien des germes d'arbres, des œufs, des espèces,

des promesses de plantations, quitte à en détruire d'autres. Mes parents étaient en leur temps des espèces de pirates. Mon père surtout, qui ne laissait pas passer un jour sans surveiller le peak oil. Le décompte de leurs actions n'a pas été tenu, il était secret je viens de le dire, mais qu'ils aient été très heureux j'en suis certaine, plongés dans le secret de leurs actions qui n'étaient pas distinctes de leur union, le plus souvent nocturne, le plus souvent enivrée, moi au milieu.

Ma mère aimait sa vie avec mon père, je crois que son anxiété s'était enfin calmée elle avait abandonné les drogues. Puis elle a fini par mourir étouffée des suites d'une piqûre d'abeille, perdue dans les Alpes françaises, toute seule, sans véhicule ni téléphone, sans aucun secours ni personne à ses côtés. La guerre venait d'éclater, mon père était à la guerre. Même les vieux allaient à la guerre, tous les hommes allaient à la guerre, les petits garçons aussi je le crains. J'avais quinze ans et j'étais bloquée, j'étais confinée à la frontière du côté italien. Le laisser-passer que j'avais obtenu auprès des autorités n'avait pas été validé par la police des frontières. J'étais parquée dans un baraquement avec d'autres adolescentes, les petits garçons il n'y en avait plus. Ma mère était en train de franchir les montagnes à pied pour venir me récupérer. Rien de tout ça n'a fonctionné. Ma mère est morte. Mon père a été fait prisonnier par les Pays-Bas qui n'ont jamais autorisé son retour en France, puis il est mort dans des circonstances que j'ignore toujours. J'ai quitté l'Italie un an plus tard, après qu'on m'avait accordé la majorité par simple commodité, pour se débarrasser de moi, en passant moi-même la frontière à pied. Comme on m'a dit que l'avait fait mon arrière-grand-père maternel plus d'un siècle auparavant, en 1923.

Je n'ai jamais été piquée par une abeille mais j'y pense très souvent. J'ai dû un jour m'enfouir dans un foisonnement de romarins géants en pleine floraison. Je devais les tailler au-dessus de la pierre tombale de mes parents, l'Orthoconseil m'y contraignait par arrêté communal. Ces romarins splendides gênaient les autres morts sans doute. Les plants en fleur étaient bourrés d'abeilles qui butinaient, c'était assourdissant et magnifique, ce travail plein de jus en plein soleil. J'ai commencé de tailler les branches en me répétant qu'aucune abeille ne me piquerait, et aucune ne m'a piquée. Je ne comprends pas bien ce qui s'est passé ce jour-là, je ne dis pas qu'il s'agit de magie ou d'une superstition ou rien qui soit en lien avec aucune sorte de spiritualité, enfin j'élimine ici tout ce qui vous passerait par l'esprit pour interpréter vous-même ce que je dis là et qui ne peut être interprété que par moi-même, à supposer que je le veuille car je me fiche d'interpréter mes dits je ne suis pas chanteuse à quoi cela rimerait-il.

Quand j'ai repris ma voiture après le cimetière elle embaumait le romarin c'était extraordinaire je m'en souviens encore, et je me souviens des griffures du bois de romarin sur mes mains. Avec la sensation si extraordinaire elle aussi d'être en vie, que par la suite je n'ai connue qu'une seule autre fois avec autant d'intensité, pendant une séance d'hypnothérapie. Et je peux convoquer quand je le veux ces deux occurrences, et elles ont toutes deux un lien étroit avec la Terre. Je convoque les romarins qui me griffent et m'épargnent les piqûres et m'accompagnent longtemps après le cimetière où j'ai dû m'armer de sécateurs à cause d'orthodoxes, ce sont les plantes qui m'entourent dans l'armure de leur parfum tandis que je ne fais ensuite que conduire une vulgaire automobile, je baigne dans l'essence de romarin quand à un stop devant moi est

arrêtée une très vieille fourgonnette et sur sa vitre arrière je lis ATTENTION TRANSPORT D'ABEILLES. Je convoque les abeilles. Je n'invente rien. Ma mère a pris l'abeille, je crois que moi j'ai pris l'attention. Ou je convoque la fourgonnette. Car il est arrivé une autre fois que je sorte d'une séance d'hypnothérapie clandestine où comme il me l'était suggéré j'avais marché calmement le long d'une rivière et je faisais tout comme la rivière, c'est-à-dire que tantôt je contournais de grosses pierres et tantôt j'enjambais des pierres plus petites sans aucune interprétation là encore, le plus naturellement possible car il est vrai qu'en marchant on peut contourner ou enjamber les obstacles, et une sorte d'épiphanie eut lieu qui me fit ressentir, je parle enfin au passé simple, une sorte d'épiphanie je ne sais pas exactement ce que c'est, me fit ressentir la vie par chaque grain de ma peau en opposition au fait d'être mort, c'est-à-dire que je ressentis que j'étais en vie et je ressentis en même temps ce qu'était être mort. Réfléchissez deux secondes avant de dire Ah oui. En sortant de chez le bon docteur de l'hypnothérapie tandis que de nouveau j'entrais dans la vulgaire automobile garée dans une pente plutôt très marquée je vis passer devant moi le fourgon de mon père. Et un homme la conduisait qui était aussi grand que mon père, sa tête touchait le toit, ses genoux pointaient à travers la vitre de ce modèle de van devenu très rare, et comme la pente était marquée et comme ce modèle était fatigué et comme cette image de mon père m'était destinée il m'est passé sous le nez dans le silence de la roue libre mon grand mort, et je suis restée avec ma sensation d'être vivant.

Tout est étrange, et tout est étrange à dire. Les temps qu'il faut conjuguer, les mots qui nomment non seulement des objets et des êtres définitivement disparus mais aussi des actions. La majorité des verbes ne signifient plus rien. On

ne peut plus s'appuyer sur les mots, c'est terminé. Je continue à parler pourtant, mais cela n'est pas comme autrefois par conviction c'est par seule habitude, ou par addiction.

.

– Auparavant j'hésitais à dire les rêves aux docteurs. Les docteurs étaient pourtant sensés vous aider à vous faufiler dans les rêves sans tomber dans les pièges qu'ils vous tendent, les rêves je veux dire, mais les docteurs aussi vous tendaient des pièges évidemment, j'en ai surpris quelques-uns en flagrant délit. C'était de bonne guerre au vu des pièges qu'on leur tendait nous-mêmes, quand on se pointait convaincus que le monde s'était tout entier tassé sur nos épaules, spécialement là oui, les trapèzes on appelle ça, vous ne pouvez pas savoir comme j'ai eu mal. Normalement j'hésitais à dire mes rêves aux docteurs parce que je me doutais que quelque chose de très privé y était caché, et qu'en les disant comme ça au comptoir des docteurs si je puis dire il aurait bien pu y en avoir un qui se serait cru vraiment malin et il m'aurait regardée après avec cet air de celui qui m'a bien eue. Il est arrivé que je les dise à un amoureux, quelquefois le matin on se partageait les rêves de la nuit quand on se réveillait et on se serrait les peaux nues comme des vers et chaudes comme des brioches. Mais avec un amoureux c'est tout différent parce que d'abord on rit beaucoup de toutes les conneries qu'on peut rêver c'est inimaginable, puis on les raccorde à des choses qu'on s'est dites la veille, bref en amoureux on fait notre vie normale avec les rêves ce n'est pas plus impudique que de faire l'amour c'est même le contraire, ce serait bizarre de ne rien dire à son amoureux. Le plus souvent toutefois je ne disais mes rêves à personne je les gardais le plus longtemps possible à l'abri

dans mon cerveau. De toute façon je ne crois pas qu'ils pouvaient sortir comme ça à chaud, à jeun, à nu quoi, je préférais essayer de les faire retourner dans moi. Puis il est impossible de simplement dire la chose telle qu'on l'a rêvée, aussi triviale aussi lumineuse. Maintenant que tout a changé ça ne me semble pas aussi évident. Je veux dire, les rêves au lit quand on y est seule ce n'est pas toujours aussi facile de les transporter comme ses attributs sexuels et pourtant c'en est, n'est-ce pas ?

.

– Dans mon rêve ma mère m'expliquait qu'il n'y a d'être aimé que dans l'extrême difficulté, elle me disait quelque chose comme L'amour sans risques, sérieux ? Ça n'existe pas, ce n'est alors qu'une énième norme de confort. C'est-à-dire que ma mère qui est disparue depuis plus de cinquante ans dans mon rêve de la nuit dernière m'expliquait tout du malheur de vivre encore Ici-Maintenant, et d'une certaine façon je crois qu'elle encourageait ma prise de risques, oui, d'une certaine façon elle me donnait de nouveau son amour à haut risque, à moi sa petite fille qui aujourd'hui a l'âge qu'elle avait à sa mort. Cela vous semble extrêmement vieux mais nous n'avons ma mère et moi que soixante-sept ans. Ma mère est venue me donner ce que peut-être elle a vécu avec mon père juste avant la guerre. Bien sûr ce n'est pas la première fois que ma mère me visite en rêve, mais c'est la première fois depuis que je suis emprisonnée. Je sens que je me rapproche de mes parents, au plus près. Ça n'a rien à voir avec l'âge mon pauvre vieux. Arrêtez de tout décompter, vraiment, parce que rien de tout cela ne pourra jamais entrer dans vos tableaux.

– Ce qui me plairait vraiment c’est que les gens, c’est-à-dire nous, nous nous parlions encore mais en essayant de ne pas plus noircir qu’enjoliver notre situation et les faits que nous rapportons. Or cela n’arrive jamais. Par faits évidemment j’entends bien plus que les dépêches des agences de presse. Je comprends les émotions et les passions aussi. Ce sont des faits. La relation des faits se perd entre nous. Et on croit l’abandonner aux bons soins d’autres qui se disent experts. Les journalistes, la justice, la police. Vous ? Certainement pas. Pourquoi ne sait-on pas relater les faits entre simples gens ? Les simples nous ? Êtes-vous d’accord avec moi sur ce point ? Si nous nous énervions à l’instant, ce serait en soi un fait, dès avant que vous appeliez le garde à la rescousse. Je ne sais pas pourquoi votre avis m’importe tant aujourd’hui, ce doit être une roublardise de mon inconscient.

J’avais vingt ans aussi lorsque j’ai commencé à souffrir de cela, qu’on pourrait encore appeler mon isolement, mon idéal, mon désir de parole, bref à souffrir de ma personnalité, et à en prendre conscience. Je vivais seule dans la maison de village presque vide de mes parents, la guerre nous cernait de toutes parts et le confinement était obligatoire. Le concept même de solidarité était sorti du dictionnaire courant depuis des années déjà. Vous aviez encore de longues années à poireauter avant de venir au monde. Vous les gaspillez à présent. Pauvre de vous, pourquoi êtes-vous né ? J’étais très seule. Et même si c’est cette solitude qui finalement allait consolider mon endurance, et la fin qui m’attend en prison, à cette époque je souffrais du silence comme d’une amputation. Ça oui vous connaissez. Je pouvais respirer le silence, c’était une odeur de mensonge et de mort qui remplissait tout

l’espace entre nous et nous étions forcés de la respirer et ça m’était insupportable. De ça je me souviens très bien. Pas de broderie là.

Je me souviens avoir rejoint un groupe de marcheurs et bien qu’évidemment le motif était d’aller prendre l’air en faisant de l’exercice à peu de frais, j’ai eu espoir que cela pourrait avoir lieu. Se parler. Après tout ce n’était pas un club de randonnée alpine c’était un groupe de gens un peu cabossés de tous les côtés, un peu faiblards, surtout des vieux, surtout des femmes, et les marches étaient à la fois adaptées à ce profil et strictement respectueuses des mesures de sécurité. Pas plus loin d’un quart d’heure de notre village, pas plus d’une heure et demie de marche, pas de difficulté, retour chez soi en passant par la case gendarmerie. Tout cela est du chinois pour vous, bien que vous le parliez certainement très bien. Mais je ne peux pas adapter tous mes mots, et je ne peux pas les traduire non plus, je ne suis pas assimilable comme vous.

Dans ce petit groupe de promeneurs nous allions pouvoir peut-être échanger, puisque ce mot avait définitivement remplacé Se parler, qui est pourtant très clair. Eh bien cela n’a pas eu lieu une seule fois, bien que plusieurs marcheurs soient venus me parler. Après ces malheureux échecs, après ces tentatives ratées j’ai cessé de me joindre à ces bavards. Toutes et tous ne faisaient en effet que parler, et le plus souvent tous en même temps et très fort. Mais parler n’est pas se parler. Je reviens à mon point de départ, car le plus important dans leur sorte d’anamnèse de fanfare semblait être leur point de chute. Ça se déroulait comme ça grosso modo, Ce que je te dis est une aria, qu’elle soit rodée ou improvisée, c’est la mienne laisse-moi chanter ne m’interromps surtout pas, mais écoute

quand je finis par te dire Ce n'est pas grave, ou J'ai souffert atrocement, et écoute bien si je te dis On en a vu d'autres.

D'autres quoi? J'ai posé cette question un matin à une grande femme au visage tout rougi de je ne sais quelle affection de la peau et qui semblait si peu solide sur ses jambes qu'on se demandait comment elle avait pu atterrir dans ce groupe, sauf à croire précisément que c'était un groupe de soutien. Une espèce de réunion ambulante des alcooliques anonymes et personne ne juge personne et personne ne questionne personne et tout le monde applaudit tout le monde. On en a vu d'autres quoi? Quand je le lui ai demandé, malgré son peu d'équilibre inquiétant qui me faisait penser que je ne devais pas la laisser seule au milieu de ce simple chemin entre les labours parce que la moindre rigole un peu boueuse allait la faire basculer de toute sa hauteur, eh bien c'est elle qui s'est débrouillée pour me semer. Elle est arrivée à ralentir son pas jusqu'à finir par se fondre dans le groupe pourtant resté bien plus en arrière de nous qui nous en étions échappées. Peut-être pour une petite discussion? Mon œil. Elle m'a plantée là comme une vache désœuvrée sur les labours déjà gelés. Que je me casse la figure n'entraîne certainement pas dans ses préoccupations. Que je reste avec ma question bizarre. Je me souviens qu'elle portait un tee-shirt rouge, je me suis dit qu'elle cherchait à atténuer ainsi ses rougeurs, et je me souviens qu'elle n'avait pas d'anorak. J'avais l'intention de lui demander si elle ne craignait pas le froid, en général. Cela me semblait intéressant comme échange entre une femme mûre et une jeune femme qui marchent ensemble sur les sentiers de bon matin, une fois par semaine. Ne peut-on se parler de ce que l'on ressent au moins dans nos corps? Et si on en a vu d'autres, ne peut-on en parler également? N'est-on pas curieux de ce que vivent les autres qui en ont vu d'autres?

Comme je marchais loin devant le groupe à mon accoutumée, refroidie par la cacophonie généralisée et mon expérience désolante avec la grande rougeaude, car j'avais aussi fantasmé que puisque nous étions d'une certaine façon forcés de faire connaissance peut-être allions-nous également pouvoir nous rencontrer en dehors des marches, ou nous entraider. En vérité j'avais très exactement formulé dans mon cerveau que cette dame en rouge qui semblait bien solitaire aurait plaisir à venir nourrir les nombreux chats de mes parents et que j'allais enfin pouvoir demander une permission pour me déplacer quelques jours, ce qui était un autre de mes fantasmes. Donc je méditais sur mon absurde ou paradoxal élan de confiance à répétition, après toutes ces déceptions à un âge précoce, je me disais Voilà maintenant tu le sais tu es la fille qui après qu'elle a pris une baffe revient comme un boomerang à sa place et bang et bang et bang elle s'en prend en séries, vois-tu chérie, tu es la fille qui aime ça, et qui ne le sait même pas. Je méditais oui je m'en souviens très bien, quand j'ai été rattrapée par un monsieur, je ne peux pas l'appeler autrement. Une espèce de sosie de Belmondo, vous ne connaissez pas vous ne ratez rien. Un vieux beau tout bien coiffé, habillé et chaussé, et la lippe, et plus petit que l'original mais assez costaud encore. Est-ce que les membres de ce groupe s'étaient passé le mot pour venir me parler et me semer après leur bilan, sans aucun égard pour mes émotions?

Il s'approche, il me parle de sa maison, pas la peine que j'essaie de restituer ce qu'il me dit j'ai oublié tous ses mots, mais en bref la maison qu'il a construite de ses mains est trop grande à présent elle demande trop d'entretien il veut la vendre et vivre dans un petit appartement, il veut se renseigner sur les maisons de retraite, il aimerait se retirer. Il n'écoute plus les informations nationales, même le

journal local le déprime, il ne veut que la paix. Puis il se tait. Oui la paix lui dis-je, qui ne la désire pas ? mais le monde est en guerre. J'ai eu le temps de bien y réfléchir par la suite et je pense que mon angle d'attaque était provocateur à dessein de façon que Belmondo ne puisse pas me planter à son tour comme sa collègue la rouge. Le monde est en guerre, on aurait dit la Une de *L'Humanité* en 1914. Quant à Oui la paix lui dis-je, Duras aurait pu écrire ça. *L'Humanité* ? Duras Marguerite ? Vous savez lire tout de même ? Mais bref je le lui dis quand même à Bébel, que le monde est en guerre. Et il se tait encore. Va-t-il adopter le fameux pas ralenti qui sème la leader ? Non, il réfléchit, puis il finit par me dire Je me sens impuissant. Et là, sans me laisser le temps de lui fournir une réplique adéquate, je ne sais pas trop ce que je lui aurais dit d'ailleurs, il se retourne carrément, c'est-à-dire qu'il rebrousse chemin pour retrouver le groupe. Est-ce possible ? Cela ne se fait jamais de marcher à contre-courant dans un groupe de marcheurs ! Mais cet ex-Belmondo vient de confesser son impuissance à une jeune fille et il se retire. Pourtant notre groupe est quasi anonyme, on ne connaît que nos prénoms on pourrait déverser tous nos aveux nos peurs nos faits, mais non. Je me souviens avoir passé plusieurs jours à penser à lui. D'ailleurs c'est drôle maintenant je me souviens aussi qu'il s'appelait vraiment Jean-Paul. Les parents sont vraiment des sadiques. Je l'imaginai tout petit dans sa salle de bains embuée, il se douche, la vue de sa bite le dérange, il la lave sans plus essayer de se masturber parce que non. Il est définitivement impuissant. Il ne bandera plus jamais Bébel. Avait-t-il pensé une seconde à prendre du viagra ? Avait-il bien souvent pensé à moi ? Parce que j'étais jeune ? Parce que j'étais journaliste ?

.

– Je voudrais que tout disparaisse et que tout recommence. Il ne faut pas m'en vouloir, je ne vois pas comment dire mieux, il ne faut pas en vouloir plus car je n'ai pas appris à dire mieux, à m'adapter mieux. Et vivre mieux c'est certain je ne sais pas. Je suis sortie deux fois cette semaine-là.

La première fois je suis allée en voiturette jusqu'au comptoir du lac. En chemin j'ai dû rouler longtemps derrière la fanfare des pompiers du bourg, en tout cas je les ai suivis jusqu'à la caserne mais ce n'étaient peut-être pas des pompiers, ils étaient vêtus de vert foncé, leurs cuivres prenant tout le soleil. Je n'avais pas vu de fanfare depuis très longtemps, la dernière fois lors d'un enterrement en Italie, un enterrement parallèle à celui de ma mère si je puis dire. Il m'avait semblé alors me retrouver au siècle 19, tout comme lors de cette mini sortie en voiturette lorsque j'ai croisé la fanfare. Je ne le savais pas mais ça me manquait. Comme je roulais au pas je me suis aperçue que même ici le mouvement de la fanfare est ondulant, il tangué à cause des instruments, à cause de la musique, exactement comme dans le temps à La Nouvelle-Orléans. Ce ne sont que des hommes d'ici pourtant, qui jouent une musique un peu balourde. Mais j'ai bien vu que les musiciens de toutes les fanfares au monde, même en uniforme, pouvaient marcher ainsi en avançant comme des gros canards, inoffensifs, et ça m'a ragaillardie dans l'instant. Comme autrefois sur ce même chemin de remplir mon cartable de hannetons, puis nous les relâchions. Comme autrefois ne doit pas se dire, je ne comprends pas pourquoi. Il ne faut pas regarder en arrière, Il ne faut pas être nostalgique, Il faut être de son temps. Je ne vois pas de mal à me souvenir de la douce griffure des hannetons crapahutant dans mes mains, dans mon cou même.

Ils ont disparu, je le sais bien. Se souvenir d'eux devrait donc être encore plus important, et ça ne me semble pas en contradiction avec être de son temps. Comment pourrait-on être d'un autre temps ? Refuser ce qu'est devenu le temps présent est une façon comme une autre d'y être en plein. Bien qu'il soit vrai que je me sente appartenir à un autre temps. Pas celui de mon enfance. Celui de la guerre, la 2^eGM étrangement, que je n'ai pas connue.

La deuxième fois je suis sortie à pied. L'enfermement à la maison a aussi cet inconvénient que l'on piétine beaucoup, on fait des kilomètres mais dans un tout petit périmètre, on se fatigue à ne rien faire. Et là je me sentais assez solide pour pousser jusqu'au champ en bas du petit bois. En fin de journée, quand chacun est enfermé chez soi cela m'est plus facile et je ne crains pas le couvre-feu. J'ai traversé le pont, j'ai suivi le sentier jusqu'au champ. Lorsque je me suis approchée d'un prunier en fleurs pour en casser une petite branche une biche est sortie du bosquet devant moi en bondissant dans le champ en pente, mais à mi-chemin elle s'est arrêtée et m'a regardée longuement, tout comme je la regardais sans bouger. Entre le bosquet et le bois j'avais déjà croisé un faon il y a quelques années. Des familles de biches vivent là depuis toujours, cette rencontre n'avait rien d'exceptionnel. Pourtant ce visage de biche que l'on connaît si bien, quand il est face à soi ce n'est plus un dessin, ce sont des oreilles un menton des yeux, et s'ils sont parfaitement dessinés c'est en chair et en os, puis quand finalement la biche se sauve malgré sa masse ses bonds sont plus silencieux que ceux d'un chat, aussi gracieux son derrière à la tache blanche, et qui s'enfuit. Je regardais sa beauté, en me demandant ce qu'elle regardait.

Les biches non, je ne crois pas qu'elles soient menacées. J'aurais pu croire qu'elle me sentait moi menacée. Mais j'en ai terminé. J'ai imaginé qu'elle ne me voyait pas très bien et qu'elle guettait mes mouvements. Oui j'en ai terminé avec les superstitions. Je l'ai promis. Dans les cuivres d'une fanfare dans les yeux d'une biche, la beauté est encore là. La beauté n'est plus que là, je me suis dit ceci et j'ai eu le cœur serré comme jamais auparavant, j'ai eu le cœur étranglé de devoir m'en remettre aux restes du temps pour éprouver non seulement la beauté mais ma coexistence. J'aurais dû filer directement aux urgences, vous me dites ça comme si je ne le savais pas. On ne fait pas toujours ce que pourtant on sait devoir faire. On ne fait pas que mentir aux policiers, on se ment à soi-même. Je suis restée longtemps dans ce champ, au-delà de la tombée de la nuit, étouffée dans un sanglot de mon corps tout entier tourné vers les temps passés. Vous les avez définitivement tués.

.

–Je ne suis pas très en forme aujourd'hui. Avez-vous vu passer un seul nuage les derniers jours ? Moi non. Je m'inquiète.

Les derniers temps je m'en suis prise à des petits garçons, souvent. Ils ont entre huit et dix ans à peu près, ils ont des yeux et un corps d'enfant encore, sans quoi je n'oserais pas. Ou cela ne m'intéresserait pas. La dernière fois au supermarché comme j'avais déjà croisé au rayon des biscottes ce petit gars qui me dévisageait, quand il a recommencé au niveau des œufs je lui ai demandé de façon très abrupte s'il voulait ma photo. Il m'a dit Non, du tac au tac. Les petits garçons ne savent pas se défendre. Ils sont faciles à supprimer.

La fois précédente j'en avais surpris un en train d'enfoncer ses doigts dans les tranches de viande sous vide. L'enfant en général est très absorbé par ce qu'il fait, il en oublie son environnement il est très facile de le faire sursauter, de lui faire peur. Je me sentais incarner ces femmes atroces des années de ma propre enfance, ces institutrices autoritaires qui m'ont terrorisée, surtout une. Je suis arrivée sur lui, je lui ai dit sèchement que ça ne se faisait pas, il a rougi comme un bifteck en retirant ses doigts. Après ces espèces d'altercations je m'en vais, je ne reste pas auprès d'eux je ne cherche pas à dialoguer ni à atténuer l'émotion forte que je leur ai procurée. Garce jusqu'au bout. Puis je crains aussi le retour des parents, certainement ils prendraient la défense de leur rejeton. C'est facile évidemment, Ici-Maintenant.

L'hiver dernier près de chez moi je passais en voiturette et j'en ai surpris deux, deux mini hommes aptes au service penchés au-dessus d'une poubelle publique avec une grosse boîte d'allumettes. J'ai arrêté la voiture j'ai baissé la vitre côté passager je leur ai fait signe de venir, ils sont venus ces petits idiots, je leur ai demandé les allumettes ils me les ont données je leur ai fait un sermon je leur ai passé un savon, et que si je les y reprenais je n'hésiterai pas à les emmener moi-même au poste. Un des deux a quand même eu la force de protester, il voulait récupérer les allumettes parce qu'il les avait payées de sa poche. Bien tenté. Je pense à lui plus souvent qu'à tous les autres. Soit je crains d'avoir accéléré sa formation de pyromane, soit j'admire sa bravoure. Chaque fois que je passe devant cette poubelle je m'attends à le voir, ou j'espère le voir, j'espère qu'il est en vie ce gros malin.

Attendez. Ce n'est pas fini. Dans la combe qui relie mon village à la vallée, j'ai suivi sur plusieurs kilomètres deux

gars ils étaient un peu plus âgés cette fois, en tout cas celui qui conduisait une motocyclette ou quel que soit le nom de ces trucs à présent, sans casque, et avec lui sur le siège arrière un merdeux sans casque non plus. Je les ai traqués jusqu'à un passage assez large ou je les ai forcés à se garer sur le côté et ils l'ont fait, exactement comme si j'avais eu un gyrophare. Au plus grand j'ai dit de se casser vite fait, ce qu'il a fait sans demander son reste, et le petit je l'ai fait monter dans ma voiture. Dans ces moments-là il faut voir comme ma capacité d'improvisation est extraordinaire, il semblerait que j'aie passé ma vie à mener ce genre d'actions je n'ai aucune hésitation. Paroles et gestes précis, efficaces, redoutables. Je pense que le gamin m'a prise pour une vraie flic. Je l'ai reconduit devant chez lui. Quand il a commencé à pleurnicher dans la voiture je l'ai fait cesser sur-le-champ. Je lui ai dit qu'il était aussi idiot de monter sur une brêle conduite par un crétin que de monter dans ma voiture. Je lui ai demandé de quoi il aurait l'air si le crétin avait eu un accident. Et de quoi aurais-tu l'air si je te découpais en morceaux ? Sèche tes larmes maintenant, tu as une mère ? Tu lui diras que tu es malade, tu as le nez qui coule. Va te coucher maintenant et ne ressors plus.

Il y a eu une autre fois je le sais, mais je ne m'en souviens plus. Je suis fatiguée. Je préfère que nous nous arrêtions là pour aujourd'hui. Tous ces discours pour rien. J'ai très mal à la tête. Je ne veux plus vous parler.

• • • • •